



CIARI – Centro de Investigação e Análise em Relações Internacionais

www.ciari.org

CARNET DE ROUTE, DURBAN

La chronique angoissée d'une jeune Juive de notre époque. *

Joëlle Fiss

INTRODUCTION

C'est l'histoire d'un groupe de jeunes juifs qui traversent le monde pour rallier une conférence mondiale contre le racisme. Dans l'avion pour Durban, ils rigolent, commandent à boire, lisent distraitemment une dernière fois le programme de la Conférence. Ils se sentent importants d'assister à pareil événement placé sous l'égide des Nations Unies. Un tel voyage est une récompense, après tant de travail militant. Ils s'interrogent à vive voix, tout excités, sur cette expérience inédite. Pourront-ils prendre la parole ? Cette réunion donnera-t-elle naissance à de nouveaux projets ? Quelle sera l'ambiance entre les milliers de jeunes ? Ce n'est pas tous les jours qu'on se rend en Afrique du sud. Participer à un tel rassemblement donne un sens à l'engagement individuel. Participer à une rencontre mondiale signifie que le travail quotidien, ingrat, a toute son importance. Notre ONG fait partie de cette immense communauté sans frontières qui s'acharne à vaincre le racisme, se disent-ils. Chacun viendra avec son message, son expérience, son histoire, se réjouissent-ils. C'est le moment de s'ouvrir aux autres. Partager.

C'est l'histoire d'une bande de jeunes juifs qui rentrent de Durban transformés. Pour la première fois de leur vie, ils ont subi le racisme. Par des gens qui tiennent haut et fort des discours antiracistes, chantent peace and love. C'est la première fois que cette génération de jeunes juifs se retrouve affublée de l'étoile jaune. Des milliers d'individus se sont unis, au nom de l'antiracisme, pour les isoler, les insulter, les intimider. Leur monde n'est plus le même. Une nouvelle donne, la judéophobie, s'impose à eux. Leur regard a changé. Ils ont peur de ce qui les attend au retour. Ils se sentent incompris. Leur vision de la politique est devenue floue. Leur grille de lecture sur le monde s'est tordue. Ils portent un regard cynique sur les idéaux d'hier, sur l'ONU, sur les relations humaines. De retour de Durban, ces jeunes militants se replient sur eux-mêmes, renoncent aux discussions politiques, à commencer sur le Proche-Orient. Loin du terrain de la guerre, ils n'ont plus la force d'argumenter, même en Europe où l'on se défend par les mots. Parce qu'ils n'ont plus la passion de convaincre, ils rechignent aux conférences publiques sur le Proche-Orient, se résignent à ne plus y aller. Puis ils ont honte de leur défaitisme. Mais c'est comme si d'un coup, hantés par l'expérience de Durban, ils ne voyaient plus que des êtres dogmatisés, radicalisés, autour d'eux.

Ce texte fait un détour psychologique sur un événement politique qui n'a duré que quelques jours. Mais en une courte fraction de temps, des effets profonds peuvent fragiliser l'identité d'un groupe. Comment reprendre confiance en la communauté des ONGs après avoir physiquement ressenti la haine du racisme perpétrée dans un cadre pareil ? Comment s'assurer que nous ne vivons plus une expérience semblable ? La Conférence mondiale contre le Racisme a cristallisé la violence à l'encontre des juifs, à quelques heures des attaques du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis. La brutalité des anathèmes prononcés à Durban, la colère collective qui s'est déchaînée à l'encontre d'Israël, des Etats-Unis et de l'Occident dans son ensemble, résonnent comme un avertissement quasi-messianique des temps à venir.

A Durban, il y eut gradation de la haine.

La conférence démarre par des critiques virulentes contre Israël.

Le second jour, on hiérarchise la moralité des Etats de la communauté internationale, on criminalise Israël, relégué tout au bas de l'échelle. De nombreux délégués d'organisations de toutes origines se disent que "tout de même, à Jérusalem, les dirigeants ont bâti un régime raciste".

Le troisième jour, les juifs du monde entier deviennent des complices de ce régime honni. Accuser les collaborateurs du sionisme, c'est résister noblement au mal. C'est défendre les droits de l'homme. C'est être un « juste », autrement dit, être du « bon côté » de l'histoire. Enfin, les juifs ont des noms, des visages, des personnalités. Les militants des droits de l'homme ne peuvent plus les respecter, car ces juifs-là nuisent à la cause mondiale de la lutte antiraciste.

Parallèlement à cette (dé)gradation du débat politique, la violence monte dans les affrontements personnels. Le premier jour, nous sommes insultés au sommet des jeunes. Le deuxième jour, on nous accuse d'être des meurtriers, des suceurs de sang palestinien. Le troisième jour, les gens nous regardent dans les yeux en disant : « nous savons qui vous êtes ». Le ton se personnalise de plus en plus. En marchant, on commence à tourner la tête pour s'assurer que personne ne nous suit. Le quatrième jour, on ne marche plus seul dans le stade.

Durban, c'est aussi la complaisance de la communauté internationale face à cette tentative de criminaliser les juifs. C'est la rapidité avec laquelle une minorité réussit à manipuler des milliers de participants et les mettre sous l'emprise de son idéologie haineuse. Au fil des jours, une "morale collective" se construit, qui appelle la société civile à trier le mal du bien.

Durban ne fut pas le fait de quelques dévoyés. Ce fut un forum de la haine, orchestré par la « société civile ». Au regard de l'opinion publique, on vise à s'attaquer aux causes pour extirper le fléau raciste. Dans la conscience des militants des droits de l'homme, bien des maux proviennent du fait juif. On finit par racialisier un conflit politique, celui du Proche-Orient. Au-delà de Durban, nous devons constater que l'antisémitisme se porte bien, tant la virulence anti-juive s'est exacerbée depuis : agressions contre des individus, attaque d'enceintes religieuses. Ces actes se superposent avec toujours plus de fixité sur les affrontements en Israël et les territoires occupés.

Aujourd'hui, le virus de Durban a contaminé l'Europe. Un rapport de l'Observatoire européen sur le racisme et la xénophobie, (qui, bizarrement, n'avait pas été rendu public par l'Union européenne pendant quatre mois, en dépit des demandes du public), analyse ce phénomène où s'entremêlent de nouveaux acteurs, de nouveaux moyens, de nouveaux enjeux. "Une partie de la gauche et des groupes arabo-musulmans ont joint leurs efforts pour organiser des manifestations pro-

palestiniennes (...) Alors que ces manifestations n'étaient pas intrinsèquement antisémites, des slogans et des banderoles ont été proférés et brandies dans certaines d'entre elles ; certaines de ces manifestations se sont terminées par des agressions contres des juifs ou des institutions juives". Tel est le scénario qui fut joué, pour la première fois, à Durban.

LUNDI 27 AOUT, MINUIT, HOTEL ELANGENI, SOMMET DES JEUNES

« Free, free Palestine! » sont les premiers échos qui nous accueillent en entrant dans l'hôtel où le Sommet mondial des Jeunes bat son plein. Ces mots bourdonneront à nos oreilles jusqu'à notre départ. Ce chant résonnera tous les soirs dans nos têtes avant de s'endormir. Ce seront les premiers vers que nous entendrons hurler en arrivant au stade, tous les matins. A peine atterris à Durban, nous sommes conduits à un hôtel en bord de plage. Depuis hier, sept cents jeunes y sont réunis. Demain, ils iront au Kingsmead Cricket Stadium, où simultanément les jeunes et les ONG tiendront des séances de travail en vue de rédiger deux documents qu'ils transmettront aux Etats au début de la conférence intergouvernementale.

Encore sous le coup du voyage, nous fendons le brouhaha de la réception afin de retrouver nos amis de l'Union européenne des Etudiants Juifs, arrivés hier. Des centaines de jeunes encombrant les lieux. Beaucoup portent un même tee-shirt. A première vue, il ressemble à celui que la Conférence offre aux participants. Mais sous le logo onusien, est écrit : Racism can, will and must be defeated. Apartheid is real. Une reproduction de l'enfant palestinien Mohammed Al Durra le montre accroupi derrière son père avant sa mort tragique lors d'une fusillade au début de l'Intifada. La photo est légendée : « Tué le 30 septembre 2000 pour être palestinien. Depuis, plus de 532 tués ; un tiers sont des enfants. » Au dos du tee-shirt : « Occupation = Colonialism = Racism. End Israeli apartheid. »

Une feuille est distribuée à tous les présents. C'est la résolution de l'ONU, adoptée par l'Assemblée Générale en 1975, assimilant le sionisme au racisme. Il n'est pas mentionné qu'elle fut annulée dans un vote à 111 contre 25, par la même Assemblée, en 1991. Sur les murs, un poster montre Nelson Mandela : « Se battre pour les droits des Palestiniens. » Un type est en train de scotcher des croix gammées sur le mur près d'un stand.

Que se passe-t-il ? Pourquoi ce décorum, ces gestes, ces slogans ? Et où sont nos amis, représentant avec nous l'Union européenne des Etudiants Juifs ? Ils sont supposés nous accueillir pour nous donner une évaluation de cette première journée que nous avons manquée. Ah, les voilà ! Voilà Diane... Je contourne un groupe de jeunes qui traversent la réception à la queue leu leu en criant : « Free, free Palestine ! », et agitent un drapeau palestinien. Diane parle avec la Haut Commissaire aux Droits de l'Homme : « Oui, j'ai bien reçu votre fax. » lui confirme Mary Robinson. Le fax en question porte sur les tee-shirts "End Israeli Apartheid". Ils ont été frauduleusement imprimés avec le logo de la Conférence. Et donc des Nations Unies. Le fax disait : « Pourriez-vous faire état de cette question dans votre discours de ce soir ? Nous pensons nécessaire une clarification afin d'éviter de futurs malentendus entre les participants et montrer que l'ONU rejette toute manipulation. ». La Haut Commissaire venait d'interdire d'arborer ce tee-shirt. Et pourtant, des dizaines de participants continuent à le porter, sous ses yeux.

On remarque qu'accuser Israël est déjà l'obsession principale des participants. Que les règles sont violées devant la Haut Commissaire de la Conférence. Qui ne contrôle plus les événements. Du début à la fin, à Durban, dominera une impression de chaos.

MARDI 28 AOUT, KINGSMEAD CRICKET STADIUM, DEBUT DU FORUM ONG

09.00 : Le Kingsmead Cricket Stadium, à proximité du Centre des conventions où se tiendra la Conférence intergouvernementale, ressemble à un immense stade de football. Il est couvert de tentes blanches. A l'intérieur de chacune elles, un podium et des sièges sont dressés pour tenir des séances de travail. De toutes parts, les micros sollicitent les participants. Chacun de nous se familiarise avec ce vaste paysage. Je déambule, captant l'atmosphère, visite quelques stands. Les yeux encore lourds de la fatigue du voyage, je me demande ce que je pourrai amener à cette grande foire d'idées, de chants et de couleurs. Je me sens un peu perdue, comme il en va lorsqu'on prend un événement en marche.

Trois cents Indiens défilent sous nos yeux. Ces Dalits dénoncent la condition des deux cent soixante millions d'« Intouchables », victimes du système des castes. Des Africaines aux tissus colorés passent. Puis un Mexicain en tenue traditionnelle. De nombreuses ONG africaines et asiatiques se battent pour la reconnaissance de l'esclavage comme crime contre l'humanité. Elles appellent l'Europe et les Etats-Unis à regarder leur passé en face. Elles entendent signifier haut et fort que le colonialisme a conduit au racisme. Appelant à des mesures concrètes pour réparer les tragédies passées, elles veulent honorer la mémoire des victimes par des excuses formelles des Etats responsables. Partout, sur l'immense terrain, les stands sont drapés d'affiches, les tables débordent de feuilles d'information, des affiches sont collées sur les murs, des slogans sont accrochés en l'air ; partout des logos, des drapeaux, des photos. Les yeux sollicités en permanence, il n'y a qu'à se balader pour s'imprégner de la diversité infinie des groupes ethniques et de leurs revendications.

Puis, le terrain se remplit de nouveaux arrivants. De plus en plus de participants portent le t-shirt interdit la veille par Mary Robinson. Des drapeaux palestiniens sont pendus à chaque angle. L'on se met à peindre le stade de keffieh. A chaque coin d'œil, Israël est comparé à l'Allemagne nazie. Des affiches comparent Israël à l'ex-régime sud-africain d'apartheid. Partout, des images d'enfants palestiniens qui souffrent. Des femmes arabes étalent des photos de leurs maris "martyrs", morts durant la seconde intifada. Le stand des avocats de la Ligue Arabe vend « Les Protocoles des Sages de Sion ». Des caricatures sont accrochées. L'une d'elles représente un rabbin, les Protocoles des Sages de Sion sous le bras, et une casquette de l'armée israélienne sur la tête. Une autre affiche décrit comment les juifs font leur pain : avec le sang des musulmans.

Cérémonie d'inauguration du Forum des ONG

Huit mille participants au Forum des ONG prennent place pour écouter les discours de bienvenue à la cérémonie d'ouverture. Ils représentent trois mille ONGs venues des quatre coins du globe. Les gradins sont remplis à bloc. La première chose qui saute aux yeux est une banderole de plusieurs mètres que quatre individus brandissent des gradins : « Racism: Right of return to Jews, No right of return to Palestinians ». Mercia Andrews, présidente de SANGOCO, l'organisation responsable du déroulement de la Conférence, prend la parole, précise que la Conférence traitera de deux sujets majeurs : l'occupation israélienne de la Palestine et la condition des Dalits en Inde. La foule applaudit frénétiquement, des dizaines de participants se lèvent et entonnent : « Free, Free Palestine. » Les spots s'allument d'un coup et colorent la scène, où s'élance un groupe de danseurs africains et exécute des danses zouloues traditionnelles. Les participants se lèvent pour faire la fête. Le concert démarre. Impossible pour notre groupe de partager l'esprit de fraternité de la foule. Impossible d'ignorer cette banderole, ce discours, cette réaction collective. On se sent déjà différent. On quitte la fête, la gorge

serrée.

Au bureau d'accréditation, chacun doit remplir un formulaire pour recevoir son badge pour la Conférence. Il faut attendre des heures en file. Il fait humide. La chaleur fait transpirer. On est convaincu qu'on rate un tas de rencontres intéressantes. Remplir, signer, attendre. Julian aperçoit un rabbin, tout en noir, barbu, kippa en tête. "Ah, cette Conférence ne peut pas être aussi terrible que cela si un rabbin orthodoxe y participe", ironise-t-il, résolu à dédramatiser ce qu'on vient de vivre. Son regard tombe sur le badge du rabbin : « République islamique d'Iran. » Incroyable ! C'est la première fois qu'on rencontre un membre de cette communauté juive d'Iran, aujourd'hui isolée, si riche en histoire et en traditions. Bizarre...Le badge du rabbin lui donne accès à la Conférence gouvernementale... Ce doit être une erreur alphabétique, se dit Julian. Israël suit alphabétiquement l'Iran. Il doit représenter un parti religieux israélien. Mais pourquoi endosse-t-il cette erreur administrative ? Julian décide de ne pas engager la conversation. Plutôt observer, suspendre ses interrogations et le croiser plus tard pour bavarder.

Andrew, lui aussi, attend dans la file interminable. Un membre de l'Union des Avocats arabes tend une brochure à ceux qui s'ennuient. La couverture juxtapose une croix gammée à une étoile de David. Le livret abonde de caricatures antisémites. Des Juifs aux longs nez crochus sourient cruellement. Leurs crochets de serpent baignent de sang. Ils sont dépeints comme des sadiques, obsédés par l'argent. Leurs uniformes militaires sont décorés de croix gammées. Et pour parfaire le tableau, ces judéo-nazis pointent leurs fusils sur des Palestiniens terrifiés. Andrew n'en revient pas. Ceux qui attendent dans la file tournent nonchalamment les pages, indifférents. Pourquoi est-il le seul à réagir ? Au nom de l'organisation qu'il dirige à Genève, U.N. Watch, il appelle à radier la participation de l'Union des Avocats arabes au rassemblement, pour cause de diffamation raciste et envoie sa demande sur-le-champ au groupe de pilotage. Quelques heures plus tard, réponse lui est donnée : « Désolé, nous ne pouvons rien faire. Cette brochure est une expression politique. » La réponse est pire que la brochure.

15.35 : A la commission thématique « Colonialisme et Occupation étrangère, un intervenant déclare que «des ONGs juives entendent diviser le mouvement antiraciste mondial. » Applaudissements.

16.00 : «Zionism= Racism. 1975 resolution, Yes ! 1991 resolution, no » affiche une pancarte que tient une femme voilée. Elle est signée « Iranian NGO. »

17.00 : A la commission thématique consacrée au « Nettoyage ethnique, Conflit et Génocide», un intervenant déclare que l'existence d'Israël est un crime de haine. Quelqu'un pose une question sur la procédure, il est hué, aux cris de : « Juif, juif, juif. » Un juif sud-africain se fait traiter de «chien israélien ».

18.00 : Des jeunes portant des pancartes « Apartheid IsReal » distribuent un livre intitulé «Israel, An Apartheid State ». Un homme propose à la foule un tract, avec une photo d'Adolf Hitler qui dit : « Et si j'avais gagné ? La bonne nouvelle, c'est qu'il n'y aurait pas eu d'Israël ni d'effusion de sang palestinien. Je vous laisse deviner le reste. La mauvaise nouvelle, c'est que je n'aurais pas accepté la fabrication de la nouvelle Coccinelle. Je vous laisse deviner le reste ». On découvrira, dans l'édition du 9 septembre du Sunday Times sud-africain, que l'auteur de ce tract est un membre influent de la communauté musulmane de Durban, Yousuf Deedat. La famille Deedat se dit être «amie» d'Osama Bin Laden. Ce dernier aurait généreusement contribué au financement de leur organisation, le Centre Islamique de Propagation (IPC). L'article souligne que trois millions de dollars environ auraient été

transférés par la famille Bin Laden sur le compte de ce centre islamique, ces trois dernières années.

MERCREDI 28 AOUT

10.00 : Une dizaine d'entre nous, les étudiants, décidons de monter notre propre stand, près de la tente de presse, à l'entrée principale du Forum des ONGs. En somme, faire comme les autres. Offrir, nous aussi, des tracts. Expliquer, nous aussi, notre devise.

D'abord, on se dit que les gens sont drôlement intéressés par notre «stand», simple table en bois de deux mètres, avec quelques tracts. Les attire sans doute le drapeau israélien, collé sur le bord de la table. En l'affichant, nous cherchons à montrer qu'il est possible d'être ami d'Israël tout en engageant un débat de tolérance. Cinq, dix, puis une vingtaine de personnes se regroupent autour de nous. Une militante suédoise des droits de l'homme me demande comment j'ai le front, plantée devant ce stand, de sensibiliser les gens aux méfaits de l'antisémitisme, alors que des milliers de Palestiniens meurent tous les jours. Je me présente en tant qu'euro péenne. Je ne suis pas israélienne, mais j'ai une relation proche, intime, avec ce pays. Des miens y vivent, l'histoire de mon peuple y est imprégnée à chaque coin de rue. Je suis une amie d'Israël, mais je n'approuve pas toujours la politique de ses dirigeants. Oui, les Palestiniens vivent dans des conditions désastreuses et c'est une honte pour tous. J'explique que je ne suis pas là pour débattre du conflit israélo-arabe. Qu'en revanche, mon rôle est d'examiner le fléau du racisme et de sensibiliser les participants à l'une de ses variantes, l'antisémitisme. «Meurtrière, s'écrie-t-elle devant des badauds qui l'applaudissent. N'as-tu jamais mis les pieds à Gaza ?», pointant son doigt sur mon visage. Mes amis juifs viennent voir ce qui se passe. Ils se mettent à discuter avec les présents. D'un coup, notre stand est encerclé. Des représentants d'ONGs, abandonnant le leur, se précipitent pour comprendre la source de l'agitation. C'est comme si n'existait plus que notre malheureuse table au milieu de la foire. Comme si se prononcer sur le Moyen-Orient était plus impérieux que toute autre cause. Chacun crie plus fort pour se faire entendre. Les accusations se font radicales. «Israël commet un génocide !» crie une femme. Des dizaines de drapeaux palestiniens se lèvent et flottent au-dessus de notre table. Qui vient de les accrocher ?

Près d'une centaine de personnes maintenant nous entourent. Les gens se mettent à crier, puis à hurler. «Vous ne devriez pas être autorisés à avoir un stand ! Vous, les Juifs, vous êtes devenus des racistes !» Certains pleurent. D'autres ne disent rien mais nous fixent avec mépris. De plus en plus de caméras s'approchent. On nous prend en photo. Accepteriez-vous de faire un entretien, plus tard ? A vrai dire, nous ne savons comment réagir à tout cela. On cherche à capter un contradicteur pour au moins aller jusqu'au bout d'une discussion. Le débat commence. Qui a tort, Sharon ou Arafat ? Qui souffre le plus, des Palestiniens ou des Israéliens ? Les questions n'ont pas de sens. Mais si ce sont vraiment celles qui mettent ce public en ébullition, si nous sommes à la racine de ce qui fait vraiment mal, de ce qui humilie, de ce qui nourrit la frustration des sympathisants de la Palestine, eh bien il faut briser le tabou. Il faut en parler. Même si on n'est pas venu à Durban débattre du conflit israélo-arabe, faisons-le puisque que c'est la seule façon d'amorcer un échange. Peut-être qu'on pourra ensuite discuter du racisme. Une fois qu'on aura trouvé un terrain d'entente, une reconnaissance de la souffrance de l'Autre. Qu'on aura réussi à faire passer un fragile message d'espoir et de paix.

Il arrive souvent que lorsque deux interlocuteurs défendent des points de vue antagonistes dans un débat riche en arguments, un sentiment de respect mutuel finit par se dégager à l'heure de conclure. D'un coup, les deux combattants, qui se sont épuisés à avoir raison, terminent par un sourire cordial, une poignée de main et l'envie de découvrir qui se cache derrière les idées et les mots. Ce respect-là,

cette curiosité, qui triomphent après un vrai échange d'idées, on les espérait. Et on les a espéré jusqu'au dernier jour de la Conférence.

Deux heures plus tard, une centaine de personnes se mettent à défiler devant nous, tenant à bout de bras un énorme drapeau palestinien. Ya il Allah! Ya il Allah. Puis une nouvelle centaine arrive de nulle part. Ils s'amassent, peignant l'horizon de keffiehs noirs, blancs, verts et rouges. En moins de dix minutes, ils sont trois cents, puis quatre cents. « Stop killing our children ! » hurlent-ils. D'autres brandissent une bannière : «Hector Petersong, Mohammad- Al-Dura : Twin victims of Apartheid». Plusieurs brûlent un drapeau israélien en chantant. On se croirait à Gaza. « Free, free Palestine ! » Ils se tournent vers nous. Nous : une dizaine de jeunes, autour d'une table en bois de deux mètres ! Pour certains participants à la Conférence, qui sans doute s'ennuyaient, c'est le clou de la journée. Se joignant à la foule, ils s'emparent à leur tour de pancartes pour témoigner contre l'injustice, dénoncer les fascistes juifs. Cela tourne à l'une de ces scènes que l'on voit tous les jours à la télévision : une foule criarde, tenant des drapeaux brûlés, brandit le poing en l'air, proteste contre des policiers, qui, effectivement, déboulent « pour de vrai », se mettent devant notre table afin d'empêcher les dérives. Face à ce genre de scènes « télévisées », confortablement assis dans nos salons occidentaux devant le petit écran, on s'interroge sur ce qui a pu lever un tel climat de révolte. Or, cette colère-ci provient de notre présence. Les manifestants nous pointent du doigt. Nous sommes à la source de ces images. Elles seront diffusées, on l'apprendra dans la soirée, sur toutes les chaînes de télévision internationales.

L'on se met à rire nerveusement de l'absurdité de la situation. Pourquoi, bon dieu, nous accorde-t-on tant d'importance ? La Conférence vient tout juste de démarrer, n'est-il pas absurde que les premiers sous les projecteurs soient de jeunes étudiants qui n'ont jamais souffert d'un acte raciste de leur vie ? Nous sommes des bourgeois, des universitaires européens, des privilégiés ! Ne nous filmez pas nous, mais les oubliés. Tous ceux qui vivent dans la misère, qui n'ont pas eu nos opportunités. Tous les groupes jalourent cette attention médiatique que nous suscitons, mais nous n'en voulons pas ! Filmez ceux qui souffrent quotidiennement du racisme. Nous ne méritons pas cette mobilisation collective. Nous n'en voulons pas, de cette célébrité !

Peleg, à la tête de l'Union Mondiale des Etudiants Juifs, un militant de la gauche israélienne, né à Haifa, qui travaille coude à coude avec des Arabes pour la paix, sort un briquet de sa poche, l'allume au creux de sa main. « Give peace a chance » dit-il à voix basse. Et d'un coup, sous la mélodie de John Lennon, on sort nos briquets et on se met à chanter : « All we are saying, is give peace a chance. » On la répète, cette phrase, une heure entière. « All we are saying, is give peace a chance. » Et on appelle la foule à chanter avec nous. A renverser cette image, là, devant les caméras. Un message simple à délivrer depuis Durban, qui fasse l'unanimité. Que le monde constate au moins une aspiration commune à la paix. La foule rétorque : « Free, free, Palestine, free Palestine ! »

Pourquoi représentons-nous une menace à ses yeux ? Ils sont des centaines à vociférer contre une dizaine de jeunes. Ce « rapport de force » symbolise la composante démographique du conflit israélo-arabe, reproduit brutalement à nos yeux la solitude d'Israël, environnée d'Etats hostiles. Sur-le-champ, nous, juifs européens, saisissons l'isolement dans lequel vivent les Israéliens. Je me demande si les Palestiniens nous perçoivent à leur tour comme un noyau encerclé et solidaire, qui n'est pas prêt à décamper de son stand et qui continuera à exister et à revendiquer son minuscule territoire...

Daphné est en état de choc. Elle ne chante pas, se tient à l'écart du stand. Elle se recroqueville sous un arbre, à la recherche de calme. Elle fait partie de ces militants juifs déterminés à distinguer la lutte

contre l'antisémitisme de la cause de la paix au Moyen-Orient. Pour elle, critiquer Israël ne revient pas à critiquer les juifs. Au fil des jours à Durban, ses certitudes vont se brouiller. Sans cesse identifiée aux faits et gestes d'Israël, ne pouvant prendre la parole sans être immédiatement stigmatisée, elle mesure que, s'en défendrait-elle, le destin d'Israël et le sien sont liés.

Marta, en revanche, a choisi de défendre Israël. Que certains Européens prennent la parole pour se prononcer contre le seul antisémitisme la chiffonne. Elle est sioniste et son destin se confond avec celui d'Israël. Marta, qui tient tête ardemment tout au long de la manif à nos contradicteurs, se demande pourquoi chaque mot qu'elle prononce leur semble faux, mensonger. Elle qui a tant le soucis de convaincre, s'insurge que personne ne daigne entendre son point de vue. Pas même parmi ceux qui observent à distance, nul ne cherche à comprendre ni, encore moins, à jouer les médiateurs entre les deux parties.

Julian prend peur, appelle la police, qui met tout son temps pour arriver et se borne à éviter les débordements. Au bout de deux heures, il gagne une plate-forme qui domine la manifestation. Il écoute les commentaires. Nul ne s'élève pour faire cesser les cris. Certains grommellent à voix basse : "Oh, encore les juifs et les arabes!" Comme s'il était depuis toujours dans la nature des choses que « ces deux-là » s'affrontent...

Diane se cache pour verser quelques larmes, addition de frustrations, d'images assassines et de fatigue émotionnelle. Elle est à Durban depuis deux jours. Toute cette scène lui rappelle sa défiance solitaire de la veille, au Sommet des Jeunes.

14.00 : Un Pakistanais s'approche de Joav : « Tu n'as pas le droit d'exister et on aura ta peau ! »

14.30 : On distribue des t-shirts blancs aux passants. Le devant porte une étoile de David en bleu avec, à l'intérieur, le sigle peace and love. Sur le dos, est écrit : "Battez-vous contre le racisme, pas contre les Juifs" ; plus le message de Martin Luther King : « lorsque les gens critiquent le sionisme, ils veulent dire les juifs. » Des dizaines de femmes et d'enfants africains les portent. Ils n'ont pas l'air de se soucier de l'étoile de David. A côté d'eux, des rabbins interpellent les passants. Ils brandissent des panneaux : « Le sionisme est la cause principale de l'antisémitisme ».

Quelle image, de voir des Africains sionistes et des rabbins antisémites courir la ville !

15.00: Le bazar de Durban est avant tout une guerre d'images et de slogans. Montrer qui souffre le plus. Crier le plus fort pour se faire entendre. Défiler autour du stade pour que les médias s'intéressent à telle ou telle cause. Nous ne sommes pas entrés dans ce jeu au départ. Mais une fois attaqués, nous sommes face à un choix : ôter nos badges et rentrer au bercail, ou se défendre, avec nos voix et nos banderoles solitaires, au milieu de la foule. On se met, nous aussi, à pendre des banderoles sur notre stand. On les arborera matin, midi et soir, chaque jour. «World Conference Advocating Racism», «Youth Summit, Useless Summit! "Stop terror and violence", UNbalanced Conference.» Les manifestants enfin dispersés, on se relaie pour les brandir des heures durant.

15.30 : Cela frôle parfois le ridicule. On patiente en chantant « give peace a chance » et en distribuant des fleurs à des passants survoltés. Mais il y a des limites tout de même, merde ! On s'énerve. On en a marre. On va boire un café. La fatigue s'estompe. On reprend notre poste.

16.00 : Des journalistes s'arrêtent à notre stand pour nous interroger. Des caméras nous filment, dans

l'hypothèse où une nouvelle agitation se déclencherait, afin que les images soient prêtes.

16.30 : Les « rabbins » apparaissent de nouveau, papillonnent de stand en stand, sollicitent les journalistes, protestent lorsque l'un de nous prend la parole, lèvent fièrement leurs pancartes "Jews Against Zionism" aux manifestations anti-israéliennes. Ils appartiennent à une secte, « Neturei Karta, dont l'idée centrale est que l'existence de l'Etat d'Israël constitue un péché. Vêtus comme des ultra orthodoxes, ils ne respectent pourtant pas la pratique religieuse, portant leurs pancartes le jour du sabbat, ce qui est contraire à la loi juive. Ils interrompent des séances de travail, foncent vers le podium en brandissant des banderoles : "Israel does not represent world Jewry", "End Zionist occupation and oppression now", accueillis par une salve d'applaudissements. On croit d'abord à une blague, du genre caméra cachée. On ne sait si la situation est comique, triste ou scandaleuse. La chaîne allemande ZDF cherche à interviewer le rabbin pour avoir une « perspective juive sur l'événement de Durban ». Julian explique qu'ils ne représentent pas du tout la délégation juive, le journaliste insiste. D'autres journaux tombent dans le piège de cette mise en scène kitscho-médiatique, dont le Figaro du 5 septembre : "Aux abords du centre de conférences, deux hommes arpentent, main dans la main, les trottoirs de Durban. Un rabbin israélien de New York et un Palestinien vivant à Londres. L'un appartient à Naturei Karta International (Juifs unis contre le sionisme), l'autre est président de la Commission islamique des droits de l'homme. Ils expliquent à qui veut l'entendre qu'il ne faut pas confondre judaïsme et sionisme. Ils assurent, à l'unisson, que juifs et arabes sont faits pour s'entendre parce que les deux peuples sont d'origine sémite. Deux voix discrètes dans la cacophonie générale".

Fin de journée : Daphné et Diane tournent en rond, frustrées de ne pas accomplir un travail constructif. Marre de se justifier, marre de subir. Faisons quelque chose de positif. Elles prennent langue avec un représentant d'ONG, the "AFSC Roma Youth Delegation from Europe", qui lutte pour la reconnaissance des droits des Roms en Europe centrale. Elles lui proposent de co-rédiger un texte. L'idée est de réunir nos deux minorités afin d'échanger nos pratiques pour lutter contre la discrimination en Europe, de rappeler notre histoire commune, le génocide perpétré par les nazis, la Shoa pour les Juifs, le Porajmos pour les Roms, de créer des réseaux pour une meilleure coordination dans notre travail d'éducation, ainsi qu'organiser des campagnes communes d'information. Juifs et Roms se rencontrent à plusieurs reprises, discutent, s'écourent, préparent une déclaration commune. Enfin, un échange d'idées s'opère. Ils présentent la version finale à leurs organisations respectives. Notre union d'étudiants prévoit d'organiser une conférence de presse afin de montrer que le travail à Durban peut être constructif.

Alors que le représentant de l'AFSC doit signer le texte final, Diane et Daphné sont sollicitées. « Désolé, nous ne pouvons plus participer à ce projet » leur dit-il, platement. Mais bon Dieu, pourquoi ? C'est un projet on ne peut plus typique, qu'on fait souvent entre organisations de jeunesse. Aucune controverse. Juste un message positif entre deux minorités européennes, assorti de la recommandation de travailler ensemble ! « Désolé, on a reçu des recommandations de ne pas travailler avec vous. » Les deux filles apprendront quelque temps plus tard la vraie raison : « Nous sommes pour la cause palestinienne. Si nous travaillons avec vous, toutes les ONGs nous claqueront la porte au nez. De plus, on doit réfléchir à notre sécurité, ici, à Durban » explique-t-il, le regard abattu. « Mais quand nous rentrons en Europe, on se rappelle, hein ? » On est resté bouche bée. Personne ne veut travailler avec nous, de peur de subir le même boycott. Le « networking », avant tout. L'opportunisme politique. Avant les idées.

Tous nos projets sont tués à la racine. A quoi bon s'impliquer ?

17.00 : A presque chaque table ronde, quelqu'un évoque la question du « racisme israélien » subi par les Palestiniens. Un Tibétain apologétique s'approche d'un membre du caucus européen : "Excusez-moi, le problème palestinien est terrible, peut-être le pire de nos jours, mais pourriez-vous, s'il vous plaît, m'aider à ajouter une phrase dans le document final sur le génocide tibétain ?"

18.00 : Julian se rend à la séance de travail « Colonialisme, occupation étrangère, Palestiniens et nouvelles formes d'Apartheid. » Il tombe sur des amis de fraîche date, qui représentent les populations indigènes de Colombie et d'Equateur. Leurs retrouvailles suivait une de ces rencontres inopinées dans les aéroports que provoquait la convergence à Durban de milliers de gens du monde entier. Attendant tous deux le vol à Charles de Gaulle, à trois heures du matin, nos deux groupes s'étaient mis à causer musique, livres, art. Les uns grattaient une guitare, les autres parlaient de leurs voyages en Amérique latine. Dans l'avion, on se promet de découvrir la vie nocturne de Durban ensemble. Sortir, boire quelques bières, faire la tournée des bars locaux. Ravi de les revoir, Julian s'approche pour les saluer. Le débat, dans la salle, se cristallise autour d'Israël. Une fois de plus, l'Etat juif est dépeint comme le dernier réduit fasciste, à bannir d'urgence de la communauté internationale. La joyeuse bande de Charles de Gaulle se met à applaudir. « Dommage. Je pensais qu'eux, au moins, s'en fichaient des juifs ! » Julian se dit, en riant. « Ecoute, my friend, Israël cherche à promouvoir l'esclavage », ses amis répliquent. Julian va pour les convaincre du contraire, y renonce faute de force, tant il sent un fossé entre eux et lui, et, de guerre lasse, les laisse à leurs convictions.

L' épisode avec les latinos, en apparence futile, pose une question pressante : quelles limites les convictions politiques posent-elles dans les relations sociales ? Comment passer outre, mettre son malaise dans sa poche, lorsque les "discussions de cafés" se révèlent infestées de préjugés ? Comment aborder le Proche-Orient pour un jeune juif depuis l'éclatement de la seconde intifada ? Comment parler de l'Islam pour un jeune musulman après le 11 septembre ? Que faire, lorsqu'on noue une amitié avec des gens qui s'opposent à tout ce que l'on croit ? Qui ne comprennent ni nos angoisses, ni nos idéaux ? Est-il décentement possible de cultiver la fraternité, d'aller boire des coups ensemble, de faire comme si de rien n'était, avec des jeunes qui pensent qu'Israël est un Etat raciste ? De plus en plus de gens me déclarent que les juifs mènent le monde. Qu'Ariel Sharon est plus dangereux que Saddam Hussein ne l'a jamais été. Ils me le confient au travail, dans le métro, dans les cafés. Comment aborder ce phénomène ? L'issue n'est pas de se replier dans un esprit communautaire, ni de refuser le débat. Elle n'est pas non plus d'ignorer nos convictions ou d'éviter de se battre contre ce malaise profond.

19.00 : Talia, une étudiante sud-africaine, colle des affiches: « Israël est le seul pays au Moyen-Orient où les femmes ont le droit de vote. » Un arabe israélien les arrache devant ses yeux. D'un coup, elle se met à pleurer au milieu de la discussion. Il y a trop d'émotion. Elle-même ne comprend pas sa réaction. Les membres du caucus croulent de fatigue. Nous sommes tous affaiblis, après si peu de temps.

21.00 : Le "Jewish Club" est devenu notre quartier général. C'est la bulle où l'on se réfugie tous les soirs. Une vraie tranquillité d'âme imprègne les lieux. Au club, la communauté juive de Durban, extraordinaire de cœur et de générosité, nous rassemble dans le creux de sa main. On y engloutit un bon repas chaud. C'est notre premier plat de la journée. Au stade, on est si pris par les émotions, les incidents, qu'on n'a ni faim, ni le temps de manger. Ici, dès le seuil, on perçoit l'animation des assiettes et le chœur des bavardages d'esprits encore tout échauffés. Les cuisiniers nous servent des portions aussi riches que leurs sourires. Au café, les membres de la communauté nous demandent de

leur raconter notre journée. Ces instants nous permettent de faire la transition entre le monde hostile du dehors et notre état intérieur. C'est une étape essentielle dans la digestion des événements, pour retrouver notre équilibre moral. Le Club, est le seul endroit – à part chez les familles qui nous hébergent -où l'on peut être nous-mêmes. Réfléchir à haute voix. Interroger les autres sur comment ils auraient réagi face à tel incident. Rire. Tourner le drame en dérision. Reprendre un peu de gâteau. Fumer une cigarette. Contempler la fraternité humaine qui nous entoure et sourire. Nous sommes souvent engagés dans un vif échange lorsque Yehuda Kay, le coordinateur principal de notre caucus, lance son habituel : « People ! Time for debriefing session. »

JEUDI 30 AOUT

09.00- 11.00 : Une matinée typique : courir les stands, réagir, s'énerver, prendre la parole jusqu'à ce que l'on soit hué, protester en tenant une pancarte solitaire à une session qui critique les juifs, donner un entretien à une radio qui veut bien nous accorder une minute trente, ignorer les insultes lorsque l'on se rend d'une salle à une autre, s'inquiéter de la disparition d'un collègue juif qu'on n'a pas vu depuis la matinée. Où est-il ? Sentir la colère de passants qui nous croisent, quand tant d'autres participants flirtent lorsqu'ils se croisent...

On ne se rend plus au bar ou aux toilettes seul. Toujours demander à un délégué de nous accompagner. Non parce que nous avons reçu des instructions pour notre sécurité, mais parce que nous avons réellement peur de nous balader seuls dans l'enceinte du stade. Certains membres du groupe ne portent plus leur badge. D'autres ont laissé leur kippa pour une casquette.

11.30 : C'est l'heure de l'un des nombreux meetings du caucus européen. L'objectif ? Réunir un maximum de participants européens pour faire le point sur les intérêts communs à défendre. Toujours en état d'alerte, prête à bondir à la première provocation, les nerfs électrisés, je me glisse dans la tente avec mes amis de l'Union européenne des Etudiants juifs. Quel calme ! Tout le monde parle d'un ton bas, respectueux. Assis en cercle, chacun prend la parole. Un à la fois. Les intervenants expliquent comment le texte final de Durban sera appliqué dans leur programme d'action nationale. Comment pousser les gouvernements à prendre d'avantage d'initiatives ? Quelles sont les faiblesses spécifiques de chaque pays dans le domaine de la discrimination ? Comment coordonner davantage le travail au niveau continental ? Pas un seul mot sur la « question tabou », le Proche-Orient. Ils sont d'ailleurs fiers, les Européens, de pouvoir se tenir à l'écart de cette polémique. De préserver leur sang froid. De stimuler des échanges constructifs entre délégués, sans briser l'harmonie du groupe. En ces premiers jours à Durban, l'Europe, conduit son « business as usual ».

Cela aurait pu nous procurer un sentiment de réconfort. On aurait pu se dire « Ah, au moins les Européens ne sont pas contaminés par le virus hystérique qui se répand auprès des masses ! Ils discutent tranquillement de leurs projets comme s'ils étaient en somme, dans n'importe quelle ville européenne ! » Mais la bulle dans laquelle les Européens se blotissent est si loin de notre réalité que nous ne pouvons pas nous identifier à leurs préoccupations. Les participants font semblant que l'anarchie autour d'eux n'existe pas. Ils se diraient « Bon, essayons tout de même de nous consacrer aux éléments positifs de cette rencontre ». Notre sentiment d'isolation, notre vulnérabilité émotive et notre cynisme croissant nous empêchent de conduire notre « business as usual ». Impossible de faire ce que font les autres ; rencontres, causeries sympathiques, proposition de projets. Pas le temps de bavarder, nous sommes dans l'urgence. Il faut retourner au stand, prendre la parole à une session de travail, organiser une réunion avec la presse, défendre nos collègues juifs, résoudre la dernière crise

qui aurait éclaté à l'instant ... Malheureusement, la diplomatie n'est plus une option lorsque nous sommes parachutés sur un champ de bataille.

Au bout de dix minutes, on quitte la salle aussi discrètement qu'on était arrivé.

12.00 : Le caucus juif décide de donner une conférence de presse tant pour dénoncer la littérature antisémite qui circule dans le stade, que pour expliquer aux médias cette atmosphère où nous nous sentons continuellement harcelés. On invite les journalistes sous le thème : "You're not a Racist, right ?". La situation s'est détériorée au point qu'une session prévue dans le programme officiel de la Conférence, sur le révisionnisme de l'holocauste, et qui devait se tenir au Jewish Club, vient d'être annulée pour raisons de sécurité. La presse prend place à l'intérieur d'une tente. D'après les responsables de la sécurité, c'est « l'endroit le moins probable où l'on pourrait être physiquement attaqué. »

Avant même que nos représentants aient terminé leur introduction, un groupe de manifestants, certains munis d'une carte de presse, fait irruption dans la salle. Ils s'approchent des orateurs, déploient un charabia incompréhensible devant les caméras. Pour des raisons de sécurité, la conférence de presse est interrompue. C'est vraiment une prise d'otage. Aucun journaliste n'a la possibilité de nous poser une question. (L'ironie, c'est que cette agitation a démontré « in vivo » ce que nous cherchions à expliquer en mots à la presse). Drôle de conférence de presse, où l'on reçoit des insultes à la place de questions. Ici à Durban, dénoncer le racisme revient à en créer davantage. Une chose est sûre: lorsque l'on perd la parole, on a l'impression de perdre la clarté de nos idées.

14.00 : Dans une discussion consacrée aux « Crimes de haine, groupes de haines, purification ethnique, conflit et génocide », un délégué juif d'Uruguay demande la parole. Lorsqu'il s'identifie, le président de session, un Palestinien, l'interrompt : « C'est une discussion sur les victimes et vous n'êtes pas une victime, Monsieur. »

14.30 : Arrive notre temps de parole : la commission thématique consacrée à l'antisémitisme. C'est l'occasion de clarifier les choses. Chaque minorité qui considère être victime du racisme a l'occasion de raconter son histoire et de la partager avec d'autres. Selon les règles, l'une des seules qui semblent effectivement appliquées, les victimes d'une forme particulière du racisme ont le droit de raconter leurs expériences sans qu'un groupe extérieur ne tente de modifier leur version des faits. Le groupe d'experts expose les racines historiques de l'antisémitisme, puis détaille ses formes contemporaines. Il y a de plus en plus de bruit dans la salle. On appelle au calme. Un tas de gens rentrent brusquement dans la tente et se groupent à l'entrée comme pour bloquer l'accès. Le bruit de fond oblige les intervenants à s'interrompre. De temps en temps, les Juifs assis se lèvent pour protester : « Ecoutez les experts. Un peu de respect, s'il vous plaît. »

La discussion est rapidement détournée de ses objectifs. Dans la salle, certains se lèvent : « Comment après la Shoah, pouvez-vous infliger à d'autres la même souffrance que vous avez subi, vous ? » Ils critiquent les juifs, jadis victimes qui, dès que libérées, deviennent à leur tour des bourreaux. Des révisionnistes sont aussi dans la salle. Ils viennent pour "corriger", ou réécrire l'histoire. Pour eux, c'est de la pure fiction que de croire que six millions de juifs ont été gazés ; le lobby juif confectionne ce genre d'idées dans le but de culpabiliser le monde entier. C'est une conspiration pour que le monde se plie à sa volonté de dominer le globe. D'autres intervenants affirment que toute action israélienne à l'encontre des Palestiniens doit être considérée comme un acte « antisémite. » Ils

appellent à condamner « l'antisémitisme israélien pratiqué contre les Palestiniens. » D'ailleurs, les Arabes sont aussi des sémites et doivent donc figurer parmi les victimes de l'Holocauste, et être indemnisés, s'exclament-ils. Cela sous-entend que le juif, non seulement colonise la Palestine, mais pire, qu'il colonise les mots et les concepts, en s'appropriant le terme « antisémitisme ». L'antisémitisme ici s'exprime par un anti-sémantisme, où l'on réinvente l'histoire en s'appropriant une nouvelle terminologie.

C'est à ce moment-là que les dizaines de personnes derrière l'entrée montent à l'assaut. Comme une tempête, ils entrent dans la tente en hurlant : «You are all murderers ! You have Palestinian blood on your hands! ». Ils s'approchent de nous, qui sommes groupés. La panique pousse certains à s'enfuir. «You don't belong to the human race ! "Chosen people? You are cursed people!" "Je ne te parlerai pas, tant que tu n'enlèves pas ce machin » lance un homme à David, qui porte une kippa. «Why haven't the Jews taken responsibility for killing Jesus ? Ils ont sucé notre sang, toutes ces années. We dont want you here. Jews don't belong in Jordan. Jews don't belong in Israel." "I believe in a Jewish state...On Mars ! »«Sharon, Golda Meir...They are all the same. We cannot convince Sharon to be a human being».

Lors de la première confrontation, sur le stand des étudiants juifs, nous avons été protégés par une petite table en bois. Cette barrière était symbolique, mais psychologiquement, nous étions séparés des agresseurs. Là, le lieu est envahi. La colère contre nous ne se contient plus. Nous n'avons plus de refuge. La violence étant devenue physique, nous ne pouvons plus que nous enfuir. Notre session est interrompue.

Au moment où la panique s'empare de notre atelier, je sors sur la pelouse. J'étouffe. J'ai besoin d'un répit pour reprendre mes esprits... et ne pas pleurer devant tout le monde. Autour de moi, me parviennent des bribes des discours d'autres sessions de travail à l'intérieur des tentes alentour. Je me pose près d'une de ces tentes et j'allume une cigarette. Je m'accorde cinq minutes avant de retourner au chaos antisémite. Un jeune homme d'origine arabe me fixe et essaie d'attirer mon regard. Au moment où je m'apprête à partir, il me lance un grand sourire. Cela fait tellement du bien, un grand sourire. Encore plus, j' imagine, parce que cette personne doit savoir que je fais partie de la délégation juive. Il a dû me repérer, avec tous ceux de mon groupe. Toute juive que je sois, il me sourit ! Il se présente, veut m'inviter à boire un café. Je me mets à plaisanter avec lui en arabe. Je me sens proche de la culture arabe, mes parents sont nés là-bas et restent imprégnés de traditions venant de l'Egypte et du Soudan. L'homme à sourires me tend un tract. Le tract appelle à la libération de la Palestine, signée... le Hamas. Quoi? Le Hamas est ici ? "Tu fais partie du Hamas ?", je murmure, presque à moi-même. "Aiwa, yes", me répond-il. Ces gars-là se font sauter dans les discothèques, sur les terrasses de cafés et aux arrêts de bus, en Israël. Tout pour faire couler le sang juif. Tout pour empêcher la reprise des négociations entre modérés. Et le jeune homme devant moi, adhère à ce mouvement. « Heuh...tu n'as pas encore des exemplaires ? » lui fais-je, la voix tremblante. Mes mains sont moites. J'ai vraiment peur. « Non, je n'en ai plus. Mais attends ! Je vais demander à mon ami du Hezbollah s'il en a encore. »

On est dans le surréalisme le plus total.

Me voilà toute seule, sous une tente qui abrite les représentants du Hamas et du Hezbollah.

Ils m'entourent.

Pensent que je fais partie des leurs. A une conférence des Nations Unies contre le racisme !

Je regarde autour de moi. Comment des mouvements aussi violents, couverts de sang, peuvent-ils

être accrédités à Durban ? Viennent-ils des branches politique ou militaire de ces organisations ? Qu'est-ce que ces djihadistes foutent là ? Sont-ce eux qui organisent les manifestations où l'on brûle des drapeaux devant nos yeux ? Préparent-ils un attentat ? Se sentent-ils suffisamment protégés pour révéler leur identité à la première qui passe ? J'ai physiquement peur. Si le type du Hamas ne m'a pas reconnu, d'autres le feront si je reste trop longtemps ici. Je cours retrouver mes collègues. Quel sentiment de sécurité de les revoir ! Rien n'a changé. Tout le monde continue de crier. Dans l'agitation, on repère parfois une insulte. Exactement comme avant. « Joëlle, tu ne devineras jamais », me fait quelqu'un lorsque j'arrive sous la tente, essoufflée. Je l'interromps : « Non, laissez-moi parler ! Je viens de rencontrer... » « Eh, les gars, ce n'est pas le moment. On parlera ce soir. On a du boulot maintenant », me coupe la parole un autre. C'est tout le temps comme ça. Chacun s'enveloppe dans son histoire. Chacun s'empresse de la raconter car c'est une façon de se pincer le bras, de s'assurer que nous sommes encore dans le réel.

La session de travail reprend. Un calme relatif revenu, le président de séance décide de diviser la plénière en petits groupes. A l'intérieur de chaque groupe, il y aura des gens qui «reconnaissent» l'existence contemporaine de l'antisémitisme et ceux qui ne « la reconnaissent pas. » Dans mon groupe, une jeune fille irakienne se met à pleurer. Elle raconte des absurdités, mais au moins elle est prête à nous écouter. C'est la première fois que je peux discuter avec quelqu'un. La fille m'annonce que je suis une meurtrière. Mais elle a une voix douce. Malgré moi, je la trouve cordiale, presque sympathique. Parce qu'elle accepte de s'asseoir en face de moi et de parler. Parce qu'elle est la seule personne, à ce moment précis, prête à entendre ce que j'ai à lui dire. Elle me reprend sur l'antisémitisme : « Arrêtez de penser à cela, ça n'existe pas. » Je lui réponds que je ne peux pas lui faire un exposé théorique sur l'antisémitisme. Qu'elle vient de le constater avec moi à cette session de travail. Les Juifs se sont fait insulter, nous avons été physiquement intimidés au point que certains ont quitté la tente de peur de se faire agresser. Je peux lui expliquer les causes historiques et les racines de la haine du juif, mais la manifestation qui en découle, elle la découvre, comme moi, sous ses propres yeux.

Marta cherche à dissocier l'antisémitisme du conflit au Proche-Orient. Elle évoque les siècles de persécution européenne. "Aujourd'hui, les partis d'extrême droite sont aussi islamophobes qu'antisémites". Marta explique que nous pouvons nous unir pour nous battre contre ce fléau qui concerne nos deux communautés religieuses. « Je suis désolée, mais vous n'avez pas le droit d'évoquer l'antisémitisme, sans mettre en parallèle la détresse des Palestiniens » répond l'Irakienne. Nous lui répondons que nous avons conscience que les Palestiniens souffrent, qu'ils vivent dans des conditions insupportables et que nous comprenons qu'ils désespèrent de l'avenir. C'est pourquoi il faut absolument soutenir la paix dans la région. Mais comment ose-t-on imaginer que les deux peuples pourront s'entendre un jour, si nous, qui ne vivons pas là-bas, nous emportons ainsi ? Nous lui expliquons qu'ici, nous avons la possibilité de montrer l'exemple de la coexistence et du respect entre le peuple juif et le peuple arabe. « Si vous reconnaissez la tragédie palestinienne, alors pourquoi ne dites-vous rien à votre gouvernement Sharon ? » nous demande-elle, les larmes coulant toujours sur ses joues. « Nous ne sommes pas israéliens. Sharon n'est pas notre premier ministre. Nous parlerons volontiers des Palestiniens lors de la discussion qui leur sera consacrée. Mais cette session est dédiée à l'antisémitisme. Pour l'heure, nous devons formuler des recommandations concrètes pour le Programme d'Action des Nations Unies sur les moyens de combattre l'antisémitisme ». « Non, on ne peut pas négocier ce texte sans parler d'Israël, conclut-elle. Discussion close.

18.30 : Pour la première fois de sa vie, Daphné se sent physiquement menacée. Elle réalise qu'elle n'est pas juste entourée de personnes emportées par leurs passions, prises dans l'atmosphère générale

de la Conférence. Non, elle est entourée d'extrémistes.

23.00 : Sur la plage. Besoin de nous détendre, ce soir. On nous dit qu'il y a un bar sympa sur la plage qui fait de bons cocktails et où la musique nous changera les idées. Notre chauffeur nous y amène dans notre minibus. Il se gare près de la mer, mais il faut encore marcher quelques mètres, puis descendre sur les quais. En marchant, on a pris l'habitude de se retourner pour s'assurer qu'on ne nous suit pas. L'un de nous crie qu'une voiture nous suit. Nous sommes devenus paranoïaques. On se met tous à courir comme des fous jusqu'au bar.

Quelques verres plus tard, nous sortons du bar. S'approchant du minibus, nos rires sont coupés par un : « Hé, un groupe note notre numéro de plaque. » En arrivant au parking, on entend dans le noir un groupe qui se sauve à pas précipités. « Pas grave, on l'a loué, ce bus » dit David, le Sud-africain qui nous conduit partout, jour et nuit. On se met à rigoler. C'est bon signe, la tension est évacuée.

VENDREDI 31 AOUT

9.00 : La conférence intergouvernementale débute aujourd'hui. A cette occasion, une manifestation contre Israël est prévue entre 12h et 16h. Des milliers de personnes défilent à travers la ville, longeront le Jewish Club avant d'arriver au centre de conférence où les négociations entre gouvernements commencent.

Nous recevons des indications strictes de ne pas s'approcher des manifestants. Personne n'est autorisé à rentrer au Jewish Club. Nous devons rester calmes. Nous ne devons pas porter nos tee-shirts : « Battez-vous contre le racisme, pas contre les Juifs ». Rester discrets, et à tout prix dans le stade. Pour la première fois, on sent l'équipe chargée de notre sécurité très tendue. La veille, les responsables avaient tenu de longues réunions à voix basse, on ne savait pas de quoi ils parlaient. On nous apprend que depuis notre arrivée, des gardes du corps suivent nos pas au stade, pour s'assurer qu'aucune attaque ne nous menace. Le stade déserté ressemble à un champ de bataille abandonné. On y respire un air quasi apocalyptique. Tenaces, trois cents Indiens continuent à défiler comme tous les jours.

10.00 : Une journaliste s'approche de Marta et moi pour nous poser quelques questions. La caméra tourne. On se met à parler de nos expériences personnelles à Durban. Une fille palestinienne, surgie de nulle part, se met à crier : « Vous mentez, vous mentez. » Puis, se tournant vers la journaliste, elle dit, les yeux suppliants : « Laissez-moi vous donner ma version des faits. » Les larmes coulent sur ses joues. Nous nous mettons à discuter avec elle, sans réaliser que la caméra tourne. La journaliste brise le silence : « Can we do another take, please ? ». « On n'est pas sur un plateau de cinéma » répondons-nous. Marta soupçonne une mise en scène. « Cette fille palestinienne veut simplement pleurer devant la caméra. Et la journaliste est ravie du spectacle. Allons-nous en » me chuchote-t-elle à l'oreille. Marta est à bout de nerfs, tant elle se sent instrumentalisée à chaque fois qu'elle s'adresse aux médias. « Tu crois que je deviens paranoïaque ? » se demande-t-elle à voix haute.

10.30 : Diane ne porte plus son badge lorsqu'elle déambule seule au stade. Un homme s'approche d'elle pour lui tendre un papier. Elle le lit en marchant : « L'antisémitisme est par définition un concept raciste puisqu'il fonde la supériorité sur la religion et le terrain national... Pourquoi les revendications des adeptes d'une religion ou d'une origine nationale particulières devraient-elles bénéficier d'une attention privilégiée de la part de la Conférence ? Revient-il au monde entier d'assumer le fardeau du Troisième Reich ? » Le tract est signé « Revolution Committees Mouvement ».

Diane retourne sur ses pas et demande à l'homme, qui porte un badge libyen, pour qui il travaille. « Je sais qui tu es », lui dit-il, le regard plein de haine. « Je sais ce que tu fais ici et je ne veux pas parler avec toi. »

Avant, nous étions stigmatisés en tant que groupe. On reconnaît désormais nos visages. On nous suit parfois. Certains sont-ils chargés de nous surveiller, d'autres de protester ? Notre sentiment de se sentir physiquement menacé ne tombe pas du ciel. La peur est l'aboutissement de plusieurs sensations accumulées. Que ce soit vrai ou pas, on se sent surveillé à chaque pas par des gens « sans visages ».

13 00 : En route, avec la plus grande prudence, pour l'ambassade de Belgique qui organise un cocktail en l'honneur des diplomates européens présents à la Conférence. Nous, les étudiants européens, sommes invités à rencontrer Louis Michel, Ministre belge des Affaires étrangères. Même si la conférence intergouvernementale a commencé depuis peu de temps, les Etats pressentent déjà que les délégations américaine et israélienne annonceront leur boycott très bientôt. Le poids principal des négociations reposera donc sur l'Union européenne, présidée par la Belgique. Louis Michel nous consacre une heure entière alors qu'un tas de gens se bousculent autour de nous pour lui parler. On s'assied autour d'une table près de la piscine de la villa. On montre au ministre tous les tracts antisémites qui circulent, depuis le Sommet des jeunes, en passant par le Forum ONG. Ceux qui couvrent Hitler d'éloges, ceux qui décrivent les juifs avec des gros nez qui crachent le sang, les lettres de menaces adressées à la communauté juive de Durban, plus quelques anecdotes personnelles. Le Ministre est véritablement choqué. Il fait des copies de ces documents (il en dénoncera le contenu lors d'une conférence de presse quelques jours plus tard). Le fait qu'il nous consacre autant de temps montre à quel point notre situation est un point crucial pour l'ensemble de la Conférence.

Afin de parvenir à un accord final sur le texte gouvernemental, il faudra dénouer les tensions résultant du conflit au Proche-Orient avant de s'attaquer à la question des réparations sur l'esclavage. Les deux éléments sont liés pour pouvoir aboutir à un consensus. La première chose ? Calmer les Etats-Unis et Israël pour qu'ils n'utilisent pas la question du Proche-Orient comme prétexte à claquer la porte. Et pour ce faire, il convient de condamner fermement les actes de haine qu'ont subi les participants juifs. Face à ces responsabilités, écouter nos témoignages est de l'intérêt bien compris de Louis Michel.

D'entrée de jeu, le ministre comprend l'hostilité qui nous est infligée. Il condamne de vive voix l'antisémitisme. On lui rappelle, pour la forme, qu'il existe un amalgame entre juifs et Israéliens. Nous sommes, dans la conscience collective de Durban, la cause directe de la souffrance des Palestiniens. Nous sommes le dernier bastion d'un ordre international fasciste à éliminer. La reconquête de la dignité des opprimés passe par notre défaite. On explique au ministre qu'on lui rend visite en tant qu'Européens. Que c'est la toute première fois que nous sommes agressés en tant que juifs. Que l'on compte sur le poids de l'Europe pour faire taire les amalgames. Que Durban est un cas concret où l'Union pourra se montrer à la hauteur de ses ambitions en politique étrangère, pour défendre ses valeurs. Que l'on est fier d'être européens car tous les jours à cette conférence, l'on mesure un peu plus les valeurs communes que partagent les Européens. Leur lecture de l'histoire, leur respect des mots et de la sémantique historique, leur respect de la diversité. L'Europe se fonde bel et bien aujourd'hui sur la différence et la négociation permanente de ces différences.

Nous réalisons aussi que la plupart des juifs dans le monde estiment que l'Europe ne s'est pas débarrassée de son vieil antisémitisme. Beaucoup d'activistes juifs estiment que les Européens dans

leur ensemble manquent de compréhension pour le soucis de sécurité d'Israël. Pire, les politiques européennes sont parfois délibérément hostiles. Notre discussion avec Louis Michel s'achève. Le Ministre, voyant que nous apprécions ses propos réconfortants, ajoute une dernière phrase en guise de conclusion : « Entre nous, j'ai personnellement beaucoup de peine avec Sharon. A mon grand regret, je crains que ses actions ne nourrissent l'antisémitisme. »

Louis Michel cherche absolument à savoir ce que l'on pense du gouvernement Sharon. Comme s'il voulait s'assurer que nous n'étions pas des agents sionistes. « Il faut comprendre, mes petites, que le gouvernement israélien n'arrange pas les choses. » Si nous sommes de « bons Européens », il convient donc dénoncer les dirigeants de Jérusalem, sauf à perdre notre crédit. Cette logique nous met mal à l'aise. La remarque de Michel induit que si Israël menait une politique plus clémentine envers les Palestiniens, les dérapages de Durban n'existeraient pas. Il ne dénonce pas clairement le racisme comme une maladie, mais laisse entendre qu'il peut aussi être l'effet secondaire d'une autre maladie : la politique de Sharon. C'est un terrain dangereux car en poussant cette logique à son terme, on flirte avec la thèse que tout antisémitisme peut s'expliquer rationnellement par un enchaînement de causalités. Or, nous ne sommes pas là pour discuter du gouvernement Sharon. Chacun au sein de la délégation a ses idées, souvent divergentes, sur la question. Louis Michel n'a qu'à s'entretenir avec les diplomates israéliens, s'il a des choses à leur représenter sur le regain de la violence dans la région et l'effondrement du processus de paix. En revanche, nous espérons entendre un discours sans équivoque sur l'intimidation que nous subissons. Recevoir l'assurance de la Présidence de l'Union européenne qu'elle allait protéger ses citoyens lors de moments aussi tendus qu'intolérables. Si de telles confusions s'expriment au niveau de la présidence européenne, on peut douter de la manière dont celle-ci entend les dissiper auprès de l'opinion publique...

Nous sortons de cette réunion plus confus que jamais. Fiers de croire à l'Europe. A ses idéaux et à sa potentialité. Isolés, parfois, dans nos convictions européennes au sein du caucus juif. Déterminés à continuer à convaincre le monde juif de l'importance historique de la construction européenne. Enfin, inquiets des arrières-pensées de l'un des plus hauts dirigeants de l'Union européenne qui a dévoilé ses convictions ambiguës par inadvertance.

20h00 : Place à la déclaration du Sommet de la Jeunesse.

Les jeunes ont déjà présenté leur Déclaration, mais les procédures d'adoption se révèlent si floues que de nombreux groupes contestent le texte final. Nul ne sait quoi faire pour l'améliorer. Chaque entité régionale se réunit pour ajouter ceci, enlever cela, déposer des amendements de dernière minute en plénière. Tout cela est-il conforme à la procédure ? Nul ne peut nous répondre. Impossible de savoir quels amendements seront soumis à la plénière pour adoption, comment leur sélection est faite.

A quelques mètres de la tente, je guette la plénière aux côtés de Daphné, Marta et Diane. On s'affale sur des chaises dans la pelouse, pendant des heures. En regardant le soleil se coucher, on entend les échos de voix de ceux qui protestent. Ils ne font que parler, parler, sans prendre une pause pour écouter. Puis une déclaration sur laquelle l'assemblée doit voter est distribuée.

Aucun paragraphe n'est consacré à l'antisémitisme. Le terme est curieusement placé dans un paragraphe qui commence par les discriminations contre les musulmans. On supposerait donc que l'antisémitisme s'appliquerait aux musulmans. Que faire, face à une telle défiguration linguistique et historique? Sur le conflit au Proche-Orient, l'assemblée rejette notre proposition de « mettre un terme à la violence » et d'encourager la reprise des négociations entre les parties, mais accorde aux

Palestiniens le droit de se défendre « par tous les moyens » contre l'occupation israélienne. Les attaques suicides seraient donc légitimes, en tant qu'instrument de défense ? Voilà ce que pense la tendance radicale de la « jeunesse mondiale » d'aujourd'hui. Le monde a tendance à romantiser la fougue juvénile. Arrêtons d'embellir cette radicalité des jeunes et d'espérer qu'elle s'adoucirait avec l'âge. (Nous, les jeunes juifs n'échappons d'ailleurs pas à une certaine schizophrénie identitaire. Perçus souvent comme des progressistes dans le monde juif, sur des questions telles que l'Europe, ou la paix au Proche-Orient, nous sommes considérés comme des néo-conservateurs aux yeux des ONGs non juives, au service des gouvernements Sharon et Bush.)

Nous savions ce qu'il nous restait à faire. Nous serions les premiers à boycotter la conférence. Avant Washington et Jérusalem pour la conférence intergouvernementale. Avant le boycott juif de la conférence ONG. Nous glissant sur le devant de la scène, on s'approprie le micros. « Nous ne pouvons accepter le ton inflammatoire de ce texte » déclare Diane, devant une assemblée indifférente. « Nous regrettons que la jeunesse n'ait pas condamné la violence au Proche-Orient, ainsi que l'incitation à la haine. Nous aurions voulu appeler à un retour aux négociations, à un dialogue pacifique entre Palestiniens et Israéliens ».

L'indifférence que nous suscitons nous frappe. Quelques individus en keffieh prennent quand même la peine de nous huer. Mais la grande majorité se fiche de nos propos, des raisons de notre départ, de notre position sur le Proche-Orient, qui n'était rien d'autre qu'un appel à la paix. Comme si ces jeunes, avec qui on avait essayé de tisser un dialogue tout au long de cette aventure, se disaient nonchalamment : « Ah, les juifs s'en vont. Bah ! Un de perdu, dix de retrouvés. » L'assistance continue à débattre avec détachement. Comme si une annonce d'ordre pratique venait d'informer les participants de ramasser leurs affaires après la réunion, parce que le bus ne repasserait pas deux fois. Je reprends le micro : « Nous tenons également à rappeler que tout au long de cette conférence, nous avons été insulté, intimidé, harcelé ... Nous n'avions jamais vécu le racisme avant de venir ici. »

Quelques personnes huent. « Vous, les juifs, êtes si paranoïaques que vous ne parlez que de vous. Bandes d'égo-centriques, nous aussi on a déjà vécu le racisme, c'est pour cela qu'on est là ! » « Bon, on reprend les votes, qui est pour, contre, abstent... », déclare nonchalamment le président de séance. Personne ne cherche à nous retenir. Assez entendu. Il est temps de rentrer.

SAMEDI 1 SEPTEMBRE

15.00 : Au Forum des ONG, Fidel Castro prononce un discours de clôture de plusieurs heures. Nous ne sommes pas les seuls à trouver absurde qu'un dictateur ait l'honneur de conclure le Forum. Les participants de l'ex-bloc soviétique sont furieux. Les organisateurs de la conférence, SANGOCO, ont pris cette décision politique à huis clos, sans informer les membres du groupe de pilotage.

18h30 : C'est la première fois que les cinquante-huit membres du caucus juif sont réunis au grand complet au stade. Nous assistons à l'adoption du texte final de la Déclaration et du Programme d'Action des ONG. Des centaines de personnes, représentant les quarante-trois caucuses, sont réunies au stade pour parvenir à un accord final. La réunion de clôture est chaotique. Les gens se lèvent, râlent, poussent des cris, menacent de partir. Le comité de pilotage décide d'adopter le texte, alors que tous les continents ne sont pas encore parvenus à un consensus.

20.00 : Alors que nous nous agitons nerveusement sur nos sièges, le président de séance et les

membres du comité de pilotage sur le podium s'opposent ouvertement sur les règles de procédure. Ils ne savent comment gérer leurs interrogations et regardent le public d'un œil suppliant. La scène tourne au ridicule. Une ONG demande à ce que les caucus puissent présenter des amendements d'urgence. Sous les clameurs de la foule, le président de séance et le comité de pilotage acceptent « à condition que ce soient des nouveaux caucus qui présentent ces amendements » pour que des nouvelles associations puissent exprimer leurs voix ! Pour présenter des changements aux textes, il faut donc créer un nouveau groupe. D'un coup, des dizaines de personnes se ruent vers le Bureau pour enregistrer des nouvelles organisations, créées sur place et de toutes pièces ! Autant abuser du système ! L'adoption de ces nouvelles procédures sont si absurdes; pourquoi ne pas vivre ce surréalisme jusqu'au bout ? Dans la queue, j'invente un nom pour mon caucus fictif. Surtout ne pas y inclure le mot juif . "Youth Mouvement Against Racism" est le premier nom qui me vient à l'esprit. Je suis résolue à jouer le jeu si cela permet au caucus juif de modifier le projet de texte.

Au bout d'une demi-heure, le président de séance révoque sa décision en voyant le chaos autour de lui. Tout le monde se rassied. Le débat commence. Chaque caucus a le droit d'élaborer un paragraphe sur les sources de sa propre discrimination. Puis, il a un droit de parole pour présenter ses dernières recommandations. Enfin, il faut procéder à l'adoption du texte.

21.50 L'assemblée adopte par vote le principe du droit des victimes à se définir elles-mêmes. Par-là, chaque groupe qui fait l'objet de racisme pourra librement exprimer sa persécution de sa propre façon.

22.00 Dix minutes seulement après cette décision-clé, une Africaine du caucus Oecuménique demande la suppression de notre paragraphe, rédigé par la Commission sur l'antisémitisme : "Nous sommes préoccupés par la prévalence de l'antisionisme et les tentatives de délégitimer l'Etat d'Israël à travers l'accusation inepte de génocide, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, de purification ethnique et d'apartheid, toutes choses que nous considérons comme des formes patentes d'antisémitisme conduisant à brûler les synagogues, à attaquer des juifs, à inciter au meurtre d'innocents, en raison de leur soutien à l'existence d'Israël, de leur affirmation du droit à l'autodétermination du peuple juif et de la volonté à travers l'Etat d'Israël de préserver leur identité culturelle et religieuse." Le texte condamne donc la rhétorique antisioniste qui a incité cette dernière année la violence à l'encontre des Juifs et des institutions juives à travers le monde. Il ajoute que cela doit être considéré comme une expression de l'antisémitisme.

« Je suis contre l'antisémitisme, mais je suis aussi contre le génocide des Palestiniens » déclare la porte-parole du caucus Oecuménique. Applaudissements. Le président de séance appelle immédiatement au vote pour la suppression ou non de ce paragraphe.

42 votants. En faveur : 39. Contre. Notre carte de vote jaune flotte solitairement au-dessus de la foule. Sur le moment, personne ne remarque que le caucus de l'Europe centrale lève sa carte aussi, tout comme les représentants du caucus Rom.

Sous le signe d'un des nos collègues juifs, on se lève pour quitter la salle. La confusion règne dans nos têtes. On se met à crier d'une voix lente, mais incessante. « Shame. Shame. Shame. Honte. Honte. Honte. » C'est notre dernier cri. On crie de toutes nos forces. On hurle pour toutes les minutes qu'on a vécu à Durban depuis notre arrivée. On crache notre colère à la foule qui, pendant une seconde de silence, reste consternée. Puis, le caucus palestinien entre en éruption avec des cris de : « Free, Free Palestine ! » On n'entend plus que ça. La superposition de ces deux cris. Shame,

shame. Free Free Palestine. En traversant la tente, on voit des gens s'enlasser joyeusement en signe de victoire. D'autres courent occuper nos sièges vides.

En un tourbillon, nous traversons le stade. Ce n'est pas la première fois que nous courons ainsi par peur d'être physiquement attaqués. Mais cette fois-ci, cinquante-huit juifs sont concentrés en un lieu. Il fait nuit et la tension est à son apogée. Il y a un air de panique dans nos mouvements. Quant à moi, j'ai peur que des gens nous suivent, nous tirent dessus ! Je me sens sur un champ de guerre. Je vois nos gardes du corps près de nous. « Marchez vite, ensemble, tout droit. N'attendez pas le bus qui doit vous chercher. Continuez à marcher. » Ils sont très tendus.

OO H : On apprend par la suite que le désordre n'a fait que s'empirer. La session devient de plus en plus chaotique et ingérable. Les procédures ne sont pas du tout respectées. Un peu plus tard dans la soirée, le caucus des Roms se lève et quitte la tente. Ils seront les premiers à prendre le microphone pour annoncer qu'ils ne peuvent adhérer au texte, qu'il est antisémite. Le groupe de l'Europe centrale ne quittera pas la salle aussitôt. Ils se sont beaucoup battus pour inclure un passage sur les guerres des Balkans et la Tchétchénie et ils veulent aller au bout de la rencontre. Jusqu'à tard dans la nuit, les participants se mettent laborieusement à voter sur chaque paragraphe. Il pleut, il fait chaud et il n'y a rien à manger. Lorsque quelqu'un apporte des sandwiches, l'on demande à un membre russe, d'origine juive, du groupe de l'Europe centrale s'il "est un ami de la Palestine". L'expérience est humiliante: avant qu'il donne une réponse, on refuse de lui tendre à manger. C'est au cours de cette nuit que le groupe décide de rédiger une déclaration pour se distancier du texte. Au petit matin, le texte final du Forum ONG est adopté. Très peu de personnes sont restées dans la salle.

Selon Miroslav Prokes, un membre du Comité d'Organisation internationale, le groupe de pilotage avait le droit de refuser a posteriori la suppression illégale du paragraphe sur l'antisémitisme. Or, "au lieu de juger que les règles de procédure avaient été violées, le groupe de pilotage rédige un texte explicatif qui dit que pour « diverses raisons à cette session, un processus différent a émergé qui n'avait pas été prévu, mais que cela ne signifie pas nécessairement une violation des règles de procédure".

Puis, l'un des plus grands scandales de la conférence de Durban éclate.

Une opération de prise d'otage du texte lui-même est lancée. Certains membres du comité de pilotage, accompagnés de membres de SANGOCO et de délégués du caucus palestinien, font irruption dans la salle de rédaction fermée au public, où le comité de rédaction doit finaliser le texte pour y intégrer les amendements adoptés. Les envahisseurs exigent des changements rédactionnels du texte explicatif ainsi que des modifications de la section sur l'antisémitisme. La scène est violente. Selon Miroslav Prokes, après quelques tentatives de discussion, le comité de rédaction s'est senti tellement intimidé qu'il a quitté le lieu de travail. Les envahisseurs ont alors pris en charge la finalisation du document des ONGs. Personne ne parle de cet incident dans la presse. D'ailleurs, de nombreux participants quittèrent Durban le lendemain sans avoir pris connaissance de cet épisode.

Dans la version finale du document, tel qu'il est publié aujourd'hui, la définition de l'antisémitisme a été diluée pour y inclure la discrimination d'autres peuples « tels que les Palestiniens". L'islamophobie est aussi considérée comme une forme d'antisémitisme. Par ailleurs, Israël est accusé de « crimes de guerre et d'actes de génocide ». Il est qualifié d'« Etat raciste » et on appelle à lui appliquer « toutes les mesures prises contre le régime d'apartheid d'Afrique du Sud », c'est-à-dire l'embargo et la cessation de tous liens diplomatiques, économiques et sociaux. Le document appelle aussi au lancement d'une campagne internationale contre le mouvement Apartheid en Israël, afin de « rompre le silence des

Etats, en particulier l'Union européenne et les Etats-Unis. » On demande aussi le rétablissement de la résolution 3379 de l'ONU assimilant le sionisme au racisme.

Plus tard, la Haut Commissaire Mary Robinson annoncera que, pour la première fois dans l'histoire de la Conférence des Nations Unies, elle ne peut pas recommander le document des ONG aux gouvernements.

DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

Avec le forum ONG qui se conclut, la conférence gouvernementale s'ouvre. Notre rôle s'achève tranquillement.

Notre dernière rencontre est avec Walter Schwimmer, le Secrétaire général du Conseil de l'Europe. C'est avec respect et douceur qu'il nous écoute. Il évoquera notre expérience dans son discours lors de la conférence intergouvernementale. Cet homme représente une Europe profondément ancrée dans son histoire. Pragmatique, ferme, morale.

11 SEPTEMBRE

Dans les avions, toute la journée. Durban-Johannesburg-Paris-Milan-Bruxelles. La fatigue est lourde mais il est impossible de dormir, l'adrénaline coule encore. On pense revenir d'une guerre. Te revoilà, monde lucide, réfléchi, libre ! Nous n'aurons plus de soucis de sécurité, plus de gardes du corps, plus de chauffeurs qui nous emmènent à des stades remplis à bloc de cons ! Qu'allons nous faire demain ? On décide de flâner tranquillement dans quelques cafés à Bruxelles pour reprendre nos esprits. Surtout, ne pas replonger aussitôt dans un livre sur le monde arabe, l'ONU ou l'antisémitisme...

Comment allons-nous raconter tout cela à nos proches ? Qu'allons faire, de cette expérience ? Nous arrivons enfin à Bruxelles. Marta vient dormir à la maison. Dès que l'on franchit la porte, on allume la télévision pour défaire nos valises au son du MTV. Mais la télécommande persiste à s'arrêter sur CNN. « En direct, live from the CNN Center in Atlanta, bringing you the story, a plane has just crashed into one of the Twin Towers of the World Trade Center... Stay with us and we'll continue our live coverage, after the break... » Générique. Quoi ? Le Pentagone aussi ? La deuxième tour ? Les flammes ? Les scènes de guerre à New York ? Toutes ces fumées ? Ce n'est pas possible....

Pour moi, ainsi que pour tous les juifs qui étaient présents à Durban, il est d'emblée évident que les attaques sur les tours de Manhattan sont liées à la haine que l'on venait de vivre. On imagine une espèce de conspiration mondiale. Comment ne pas lier l'enchaînement des événements ? La folie de Durban se répand comme un virus. Ce serait donc l'aliénation du globe entier, après celle des juifs. A Durban, tous les ingrédients étaient là. Un anti-américanisme virulent, une haine des Juifs, des réseaux islamistes dont on ne connaissait pas encore la portée, un choc entre deux modes de pensées, des valeurs. Nous avons, en quelque sorte, appris avant l'heure que la conjonction de ces éléments pouvaient changer le monde dans lequel nous vivions. Deuxième réflexe : une image me vient à l'esprit. Je songe aux deux visages des représentants du Hamas et du Hezbollah qui distribuaient leurs tracts au stade. « C'est évident, me dis-je sur un ton blasé. Si ce genre de type peut défiler sous le nez de Mary Robinson et appeler au djihad à l'ONU, pourquoi d'autres ne pourraient-ils pas détourner un avion ? »

Au bout de quelques jours, on commence à digérer la réalité. La lucidité revient, accompagnée d'une angoisse chronique, nouvelle. La peur s'estompe, mais la paranoïa bat son plein. On ne connaît pas les limites de ce nouvel enfer.

12 SEPTEMBRE

Scène finale, le tabac d'en face de chez moi

Au lendemain des attaques du 11 septembre, je m'empresse d'aller acheter un journal avant que les éditions spéciales ne soient épuisées. Dans le tabac, je fais la queue. Un Africain discute avec le vendeur. « En fin de compte, c'est normal, ce qui leur arrive, à ces Américains. Les Américains sont racistes parce qu'ils ont boycotté la conférence contre le racisme. Donc, forcément, on va les attaquer, les racistes » ajoute-t-il, fort satisfait de son analyse. Le vendeur de journaux se met à ricaner. Il change de sujet pour parler de la pluie et du beau temps.

Et les malentendus ne font que commencer.

Ce sont les premiers mots, les premières réactions spontanées, que j'entends depuis mon retour à Bruxelles. J'y respire comme un air de Durban. Les propos du premier m'agressent. Ils auraient pu être prononcés au stade, avec un gloussement de joie. Le deuxième, le vendeur de tabac nonchalant, me ramène à toutes ces personnes que nous croisons, en plénière, sous les tentes, indifférentes aux agressions dont nous étions l'objet.

Trois ans plus tard, on continue à digérer les événements de Durban à la lumière des amalgames croissants sur les questions traitées dans ce texte. Je ne comprends toujours pas pourquoi il est toléré que des croix gammées figurent parmi des drapeaux palestiniens lorsque des gens manifestent à d'autres événements internationaux, comme par exemple, contre un sommet de l'OMC, un sommet G8 ou la guerre en Iraq. Je ne comprends toujours pas pourquoi cette nouvelle Europe, à laquelle il m'est si naturel de croire, tarde à me rassurer. Et je reste totalement désemparée quand, lors d'une « discussion de café », l'on traite les Israéliens de nazis.

Deux ans et demi plus tard, je note une fatigue générale face à la question juive. Moi-même, je suis lassée d'y penser. Les journalistes sont lassés d'écrire, l'opinion publique est lassée d'en entendre parler. Et en somme, c'est compréhensible. Il y a d'autres problèmes dans le monde. Aujourd'hui, mon expérience personnelle s'est mutée en une angoisse collective des communautés juives. Même s'il est important que celles-ci ne tombent pas dans une paranoïa destructrice, il appartient à tous les acteurs de nos sociétés démocratiques de tirer la leçon de Durban. C'est à ce prix que l'angoissée que je suis retrouvera sa sérénité.

Joëlle FISS

*** Article publié dans la revue «La règle du Jeu» (revue trimestrielle dirigée par Bernard-Henri Levy), n°26, septembre 2004, et ici reproduit avec la permission de l'auteur.**

| |
|---|
| Merci à tous ceux qui ont participé à ce témoignage: Daphne Tepper, Marta Mucznik, Diane Sheinberg, Julian Voloj, Ronald Eissens, Yehuda Kay, Malka Marcovich, Cathy Fitzpatrick, Maria Miguel Sierra, Anne Bayefsky et la famille Shapiro. |
|---|